

RECENSION

André SCHWARZ-BART : *L'étoile du matin* (Le Seuil)

par **Kathleen GYSSELS***



André
Schwarz-
Bart

L'étoile
du matin

UN INÉDIT
de l'auteur du *Dernier des justes*

Seuil

Depuis la publication de son premier roman, le fabuleux *Dernier des justes* (Prix Goncourt 1959), l'auteur juif d'origine polonaise André Schwarz-Bart avait plutôt disparu, telle une étoile morte, du firmament littéraire. Et cela bien qu'il eût encore signé un roman historique sur l'esclavage aux Antilles françaises, et sorti, fait rare sinon unique dans l'histoire littéraire, un étrange journal intime avec sa femme, Simone Schwarz-Bart, sous le titre culinaire *Un plat de porc aux bananes vertes*.

L'étoile du matin, resté inédit après la mort de l'écrivain à Pointe-à-Pitre en 2006, reprend de manière riche et subtile *La Mulâtresse Solitude* (1972) et *Un plat de porc aux bananes vertes* (1967). *L'étoile du matin*, c'est aussi la biographie de l'auteur, camouflée et discrète, entretissée à d'autres parcours. Originaire d'une famille de colporteurs et d'ouvriers travaillant dans la confection, André Schwarz-Bart retisse ainsi dans une vaste rétrospective le comment et pourquoi de son propre cheminement. Il ne manque d'ailleurs pas de donner un aimable coup de bec à une certaine critique qui, pour l'avoir méjugé, l'a « silencé »... Si *L'étoile du matin* nous fait redécouvrir *Le Dernier des justes*, chef-d'œuvre hanté par la catastrophe d'Auschwitz, il nous projette aussi dans un temps futur : « La planète s'était peu à peu couverte de déchets nucléaires, et avec la surpopulation, le manque d'eau, d'air, on avait commencé à balayer l'Afrique de tous ses habitants, "population sans intérêt économique"; puis, dans la foulée, des bombes jaillirent de toutes parts, et ce fut la fin de toute vie terrestre, jusqu'au moindre petit insecte, jusqu'au plus infime brin d'herbe. Nous étions en l'an 3000. »

Et de même que le narrateur de *La Mulâtresse Solitude*, mêlant la fable, la légende et le conte, commençait par le poncif du conte de fée, de même *L'étoile du matin* ose le « Il était une fois, il y a longtemps, très longtemps », et met en scène un juif « atypique », Haïm Schuster, désespérément joyeux, un authentique *schliemel* qui finit par se détacher progressivement de Dieu et par le renier. L'essentiel du roman tient au patchwork entre les morts et les vivants, l'ici et l'ailleurs, le moi et le collectif, les utopies et les **désolantes entreprises d'identification à l'échelle planétaire**. Haïm enfant est attrapé, caché, vendu avec d'autres laissés-

pour-compte, bref, trafiqué pour un kilo de sucre ou de tabac par des villageois polonais...

La visite à Auschwitz est une déconcertante et traumatisante confrontation avec un grand malheur de notre époque devenu objet de muséification à outrance. Dans *L'étoile du matin*, de nombreux liens sont tissés non seulement avec les romans antillais, mais aussi avec *Le Dernier des Justes*. Comme dans les romans sur l'esclavage et le post-esclavage, le narrateur reste habité par l'indicible tragédie de la shoah. Mais c'est sans céder au voyeurisme des *Bienveillantes* qu'il parvient à évoquer les atrocités et les tortures, les rafles et les « marronnages » des deux côtés (dans les plantations antillaises comme dans les campagnes polonaises) et surtout, il invente des « anges » pour faire passer le message. Des figures éthérées, désincarnées aident à approcher l'inexprimable au cœur même de cette grande narration imprégnée d'Histoire et de mémoire, faisant office de « petite pierre blanche » qu'on pose sur la tombe des *Disparus* (titre d'un très beau roman de Daniel Mendelsohn, 2006).

Toutes les étapes qui déshumanisent la « communauté spirituelle » de Podhoretz et des autres villes et campagnes polonaises sont décrites avec une grande intelligence romanesque. Ainsi, le personnage principal, Haïm prévoit-il dès son jeune âge le sort funeste des siens lorsqu'il regarde les jeux sadiques de ses camarades polonais qui crèvent les yeux à un geai de Volhynie.

L'oiseau mutilé, aveugle s'envole comme une toupie : « Puis il s'était immobilisé, incertain, et il avait tracé des cercles en tous sens, entrecoupés d'envolées rectilignes qui le projetaient tantôt vers le haut, tantôt vers le bas, ne sachant plus s'il montait ou descendait, [...] avant de plonger dans une mare [...] comme un caillou. Une angoisse inexprimable avait étreint l'enfant Haïm qui avait remis la flûte dans sa poche. Ce n'était pas seulement la vue d'un oiseau perdu en plein ciel. Pour la première fois de sa vie, il s'était senti entièrement perdu sur la terre, comme l'oiseau en plein ciel et, l'espace d'un instant, il ne savait pourquoi, il avait imaginé la communauté entière de Podhoretz enfouie dans la nuit, sans nul point de repère. »

1848 est une année qui semble constituer le point de capiton dans les œuvres romanesques d'André Schwarz-Bart: c'est à la fois l'année de l'abolition de l'esclavage aux Antilles françaises et l'année de l'abolition du servage dans la province de Galicie en Pologne. Être noir et être juif polonais revient à endurer semblablement l'opprobre et la discrimination. C'est le trauma des violences et des hécatombes qui est manifestement le fil rouge entre les deux cultures et les deux mondes. Fidèle à Martin Buber et proche d'Emmanuel Levinas, André Schwarz-Bart nous incite subtilement au dépassement des catégories identitaires

qui opposent, divisent et tuent. « Même si nous sommes différents, nous pouvons être les mêmes, et réciproquement » dit le rabbin dans *L'étoile du matin*. Et il ajoute : « Tu es moi et je suis toi : voilà le grand secret. »

Tel un tableau de Chagall, peintre qu'évoquent plusieurs « tableaux » du *Dernier des justes*, ce roman posthume dessine le *shtetl* polonais — mot que l'écrivain n'emploie pas, alors que beaucoup de termes yiddish sont en italique, avec des accents et des couleurs inoubliables. L'on y retrouve les petits métiers des savetiers et des cordonniers dans leur échoppe, des colporteurs avec leur bibliothèque ambulante et des « rabbinois » qui jouent du violon...

Dédié à Louise Lubinski Szwarcbart, sa mère, en même temps qu'à deux amies qui ont accompagné ce « Juif de nulle part », ce livre voit le jour grâce à Simone, l'épouse de l'auteur. André Schwarz-Bart déclarait : « Toute finition est trahison, haute trahison ». Mais à la mort d'André, Simone a trouvé sur son bureau un petit mot : « Mange pour moi, chante pour moi, vis pour moi. » Elle a décidé de faire paraître *L'étoile du matin*. Bref, si André Schwarz-Bart use à plusieurs reprises de l'expression « Un ange passa », il faut sans doute prendre la formule au pied de la lettre. Car dans la République des lettres, il est bien celui qui, longtemps inaudible et invisible, se révèle encore à nous, brillant comme une étoile.

* Kathleen Gyssels est professeur(e) de littératures francophones à l'Université d'Anvers. Titulaire d'un doctorat en lettres modernes de l'Université de Cergy-Pontoise avec un essai intitulé *Filles de Solitude: essai sur l'identité antillaise dans les auto-biographies fictives de Simone et André Schwarz-Bart* (Paris: L'Harmattan 1996), elle publie dans de nombreuses revues sur les littératures caribéennes et africaine-américaine et dirige un groupe de recherche en littératures postcoloniales à l'Université d'Anvers. (<http://www.ua.ac.be/postcolonial>). Elle est l'auteur de *Sages sorcières? Révision de la mauvaise mère dans Beloved* (Toni Morrison), *Praisesong for the Widow* (Paule Marshall), et *Moi, Tituba, sorcière noire de Salem* (Maryse Condé) (Lanham/NY: University Press of America, 2001).